

## CHAPITRE PREMIER

### DE MON ENFANCE ET DE MES PARENTS

Je naquis en la noble ville de Madrid le 6 janvier 1582. Je fus baptisé en la paroisse de San Miguel; mes parrain et marraine furent Alonso de Roa et Maria de Roa, frère et sœur de ma mère. Mes parents se nommaient Gabriel Guillén et Juana de Roa et Contreras. Je voulus prendre le nom de ma mère lorsque j'allai servir le Roi, étant enfant, et quand je m'aperçus de l'erreur que j'avais commise, je ne la pus réparer parce que dans mes états de services il y avait « Contreras ». J'ai vécu jusques aujourd'hui et suis connu sous ce nom, et nonobstant qu'au baptême on m'ait appelé Alonso de Guillén, moi, je m'appelle Alonso de Contreras.

Mes parents étaient vieux chrétiens, sans mélange de race maure ou juive, sans condamnation du Saint- Office. Comme on le verra plus bas dans le cours de cette relation, ils étaient pauvres et vécurent mariés, comme le commande notre sainte Mère l'Église, vingt- quatre ans, durant lesquels ils eurent seize enfants. Quand mourut mon père, il en restait huit, six garçons et deux filles, et moi j'étais l'aîné de tous, j'allais à l'école et j'écrivais déjà sur des pages réglées à huit lignes.

En ce temps-là, on fit à Madrid une lice pour jouter à côté du pont de Ségovie; on avait posé là des tentes de campagne et, comme c'était chose nouvelle, toute la ville l'allait voir. Je me joignis à un autre enfant, fils d'un alguazil<sup>1</sup> de Cour, qui avait nom Salvador Moreno, et nous fûmes regarder la joute, manquant l'école.

Le lendemain, quand j'y arrivai, le maître me dit : « Montez défaire l'aiguillette <sup>2</sup> à cet autre garçon, puisque vous vous jugez si vaillant! » Je monte de bon cœur, et le maître derrière moi, mais c'était un piège qu'il me tendait, car soudain il me commande : « Défaites-vous- la à vous-même! » et me donne d'un fouet de parchemin jusqu'à me tirer du sang. Et tout cela à la demande du père de cet enfant, lequel était plus riche que le mien.

En sortant de l'école comme de coutume, nous allâmes à la place de la Conception Jeronima. Et

---

comme je sentais encore la douleur des coups de fouet, je tirai mon couteau d'écritoire<sup>3</sup>, jetai le garçon sur le sol, la bouche en bas, et commençai à donner du canif. Comme il me semblait que je ne lui faisais pas de mal, je le tournai la bouche en l'air et lui donnai dans les tripes. Tous les enfants me disaient que je l'avais tué : je m'enfuis et, à la nuit, je rentrai à la maison comme si je n'avais rien fait.

Ce jour-là, il y avait faute de pain et ma mère nous avait donné à chacun un pâté d'un sou. Nous étions en train de le manger, lorsqu'on appela bien rudement à la porte. « Qui est là? — La Justice », répond-on. Là- dessus, je cours tout en haut de la maison et me cache sous le lit de ma mère. L'alguazil entre, me cherche, me trouve et, me tirant par le poignet : « Traître, qui m'as tué mon fils! » On m'emmène à la prison de la Cour, où l'on me dit de confesser tout. Moi, je nie toujours.

Le jour suivant, on me vient voir en compagnie de vingt-deux autres enfants, qu'on avait pris, et le rapporteur rapportant que j'avais donné les coups avec le couteau d'écritoire, je dis : « Non, ce doit être un autre enfant qui les a donnés. » Sur quoi, nous voilà à nous pelauder, tous les enfants, dans la salle des alcades, chacun assurant que c'est un autre qui a frappé, si bien que ce ne fut pas peu de chose que de nous apaiser et de nous jeter hors de la salle.

En somme, le père se démena tant qu'il prouva en deux jours que c'était moi le délinquant. A cause de mon âge, il y eut de grands palabres, mais, à la fin, d'être mineur me sauva : on rendit une sentence qui me bannissait pour un an à cinq lieues de la Cour<sup>4</sup>, avec menace de voir la peine doublée si je la rompais. Et je partis pour l'accomplir sur-le-champ. Mais le señor alguazil demeura sans fils, car l'enfant mourut le troisième jour.

#### *Ma mère me veut mettre en apprentissage*

Je passai mon année de bannissement à Avila, dans la maison d'un mien oncle qui était curé de Santiago en ladite ville, et ma peine achevée, je m'en revins à Madrid. Dans les vingt jours de mon retour arriva le prince cardinal Albert<sup>5</sup> qui venait de gouverner le Portugal et qu'on envoyait gouverner les Etats de Flandre.

Ma mère avait partagé son bien et repris sa dot. Il restait répartir entre tous les huit frères six cents réaux. Je dis à ma mère : « Seilora, je veux aller à la guerre, avec le cardinal. » Elle me dit : « Blanc-bec, qui n'es pas sorti de la coque et qui veux aller à la guerre! Je t'ai déjà engagé comme ouvrier chez un, orfèvre. » Je dis que je ne me sentais d'inclination pour aucun métier, hors le service du Roi. Nonobstant, elle me mena à la maison de l'orfèvre avec lequel elle s'était accordée pendant mon congé. Elle m'y laissa et la première chose que fit ma maîtresse fut de me donner une cruche de cuivre, qui n'était point petite, pour faire la corvée d'eau à sa place aux Caños du Peral. Je lui dis que je n'étais pas venu pour servir, mais pour apprendre le métier et qu'elle cherchât quelqu'un d'autre pour aller à l'eau. Elle lève un patin pour me frapper; mais moi, je lève la cruche, la lui jette, quoique je ne pusse lui faire grand mal, faute de force, et m'enfuis par l'escalier.

Je courus à la maison de ma mère, en criant : « Pourquoi devrais-je servir de porteur d'eau? » Là-dessus arrive l'orfèvre qui me veut battre. Je sors, fais provision de cailloux et commence le tir. Alors les gens de s'attrouper : ayant appris de quoi il s'agissait, ils demandent pourquoi l'on me veut forcer contre mes inclinations. Sur quoi l'orfèvre s'en va et je demeure avec ma mère, à qui je dis : « Señora, Votre Grâce est chargée d'enfants; laissez-moi gagner ma vie avec ce prince. » Et ma mère, se décidant, me dit : « Je n'ai rien à te donner. — N'importe, je gagnerai pour tous, avec l'aide de Dieu », fais-je., Bref, elle m'acheta une chemise et des souliers de cuir, et me donna quatre réaux avec sa bénédiction. Muni du tout, le mardi 7 septembre 1595, à l'aube, je sortis de Madrid derrière les trompettes du prince cardinal.

#### *Départ avec la maisons du prince, cardinal Albert*

Cette nuit-là, je m'en fus au palais, ou pour mieux; dire à la cuisine, afin de jouir du feu, car déjà il faisait froid, et je me glissai entre les autres galopins. Au matin les trompettes sonnèrent le départ pour Guadalajara et il me fallut les suivre quatre mortelles lieues. De ce qui me restait du réal j'achetai des beignets, avec lesquels je fis la route jusqu'à Guadalajara. Je priai les garçons de cuisine d'avoir pitié de moi et de me laisser monter un peu dans le grand chariot où étaient les cuisines; mais ils ne l'eurent, parce que je n'étais pas de leur bande.

Nous arrivâmes à Guadalajara et j'allai au Palais, pour ce que la nuit d'avant je m'étais trouvé fort bien du feu de la cuisine. Je me rendis utile, sans qu'on me le demandât, en aidant à plumer et à tourner les broches; grâce à quoi je mangeai cette nuit-là. Maître Jacques, cuisinier-major du prince

cardinal, trouvant que je m'étais montré utile et serviable, me demanda d'où j'étais. Moi, je le lui dis, et que j'allais à la guerre. Alors il commanda qu'on me donnât bien à souper et le lendemain qu'on me prît dans la voiture, ce que ses gens firent bien contre leur gré. Je continuai de travailler comme les autres galopins, en me montrant à mon avantage, tellement que maître Jacques m'agréa comme son valet, et que je finis par devenir chef de la cuisine et des grands chariots qui allaient devant avec le prince. Grâce à quoi je me vengeai de quelques-uns de ces coquins en les faisant marcher à pied tout un jour; toutefois la colère me passa promptement.

Nous cheminâmes jusqu'à Saragosse où il y eut force fêtes, et de là nous allâmes à Montserrat et à Barcelone, où je pus voiturier quatre ou six personnes sans qu'il m'en coûtât un blanc : tout cela parce que je faisais bien mon service. A Barcelone nous demeurâmes quelques jours, jusqu'à tant que nous embarquassions pour Gênes en vingt-six galères. A Villefranche le duc de Savoie nous régala fort. De là nous passâmes à Savone, mais avant d'y mouiller nous prîmes un navire; je ne sais s'il était de Turcs, de Maures ou plutôt de Français avec qui je crois que nous étions en guerre. Il me plut bien de voir combattre au canon. On le prit.